

Maurice Borrmans
Islamochristiana 36

Massignon, Jésus et Marie, Hallâj et Fâtima

En 1948, Louis Massignon rendait un tardif hommage à Jacques Maritain : son amitié pour celui-ci datait depuis longtemps et devait durer jusqu'à sa mort en 1962. Il y disait plus particulièrement ceci : « C'est Jacques Maritain, chose étrange, qui a eu l'initiative, pour notre première rencontre, le 20 décembre 1913. Il y avait cinq ans que, ramené violemment, en terre lointaine, en pays arabe, à l'Eglise, je me recueillais fréquemment pour discerner, parmi les voix des vivants, l'appel des âmes qui avaient intercédé pour mon retour à Dieu, en ce jour terrible, où certains noms m'avaient été indiqués. Certes mon directeur m'avait prévenu de soumettre ce mouvement intérieur de gratitude à la sagesse sacerdotale, mais il reconnaissait aussi que l'ingratitude spirituelle est péché contre l'Esprit-Saint. Certaines fidélités commençaient ainsi à orienter ma vie, avec certains de mes parents, Hallâj, Huysmans, Foucauld, C.M. Dulac, et, bientôt, Claudel. Huysmans, je le savais par mon père resté incroyant malgré cet ami, avait prié pour moi durant son agonie ; je m'étais ingénié à le remercier en me 'substituant' à lui, suivant cette loi suprême de l'amour ; et cela m'avait mené à monter, la nuit de Noël 1911, marchant dans l'inconnu, en pleine neige, supplier Notre-Dame de la Salette de ne pas avoir horreur de moi, de me mener comme Elle voudrait, selon son '*fiat*', non plus le mien ». Cet aveu du « re-né chrétien » qu'était alors Louis Massignon dit assez combien furent décisives, en sa conversion de 1908, les intercessions croisées de Huysmans, de Hallâj et de de Foucauld, en même temps que la substitution rédemptrice de Jésus sur la croix et la présence aimante de Marie, la Vierge du « *fiat* », à laquelle il allait bientôt joindre, en sa méditation spirituelle, l'étrange destin de Fâtima bint Muḥammad. C'est un peu tout cela que voudrait développer la présente étude, pour d'autant mieux souligner combien furent importantes, dans sa vie, les solidarités de compassion et de substitution, ainsi que les certitudes de la communion des saints et des mystiques : pour lui, le gibet de Hallâj n'était pas sans relation avec la croix de Jésus, et le destin de Fâtima n'était pas étranger au « *fiat* » de Marie. Etrange conjonction des destins spirituels entre témoins de l'Absolu, qui ne peut que faire réfléchir les femmes et les hommes de dialogue aujourd'hui. Et c'est ainsi qu'après avoir rappelé qui fut Louis Massignon en sa « courbe de vie », on s'attachera à en découvrir l'admiration éprouvée envers le témoignage de Hallâj, le martyr mystique de l'islam à Bagdad, et l'intérêt particulier manifesté envers la personne de Fâtima, la fille du Prophète de l'Islam, le renvoyant l'un et l'autre au mystère de Jésus en sa Rédemption substitutive universelle et à la sainteté de Marie, la « toute soumise » du « *fiat* » de l'Incarnation sanctificatrice au bénéfice de tous.

Qui est Louis Massignon (1883-1962)¹

¹ Cf. Jean Morillon, *Massignon*, Paris, Ed. Universitaires, 1964, 126 p. ; Camille Drevet, *Massignon et Gandhi : la contagion de la vérité*, Paris, Cerf, 1967, 219 p. ; *Massignon*, Cahier de l'Herne, Paris, 1970, 520 p. et 18 pl. ; Youakim Moubarac, *L'œuvre de Louis Massignon*, Beyrouth, Cénacle Libanais, 1972, 209 p. ; *Correspondance Claudel-Massignon (1908-1914)*, Paris, Desclée de Brouwer, 1973, 265 p. ; Guy Harpigny, *Islam et christianisme selon Louis Massignon*, Louvain-la-Neuve, Université Catholique, 1981, 335 p. ; *Centenaire de Louis Massignon*, Université du Caire, 1984, 136 p. ; *Présence de Louis Massignon (Hommages et témoignages)*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1987, 300 p. ; Vincent Mansour Monteil, *Le Linceul de feu (Louis Massignon, 1883-1962)*, Paris, Ed. Vegapress, 1987, 295 p. ; Jacques Keryell, *L'Hospitalité sacrée*, Paris, Nouvelle Cité, 1987, 483 p. ; *Louis Massignon, mystique en dialogue*, n° 90 de *Question de*, Gordes, 1992, 253 p. ; Jean-François Six, *L'Aventure de l'amour de Dieu (80 lettres inédites de Charles de Foucauld à Louis Massignon)*, Paris, Seuil, 1993, 344 p. ; Pierre Rocalve, *Louis Massignon et l'Islam*, Institut Français de Damas, 1993, 208 p. ; Jacques Keryell, *Jardin donné : Louis Massignon à la recherche de l'Absolu*, Paris-Fribourg,

Louis Massignon est né le 25 juillet 1883 à Nogent sur Marne, en France. Son père, Fernand, était sculpteur et peintre, connu dans les milieux artistiques sous le nom de Pierre Roche. Après avoir étudié aux lycées Montaigne et Louis-le-Grand à Paris (1893-1899), il obtint ses baccalauréats en philosophie (1900) et en mathématique (1901), puis prépara une licence ès lettres à l'Université (1902) avec une thèse sur *Le vocabulaire de l'amour dans l'Astrée d'Honoré d'Urfé*. Après avoir accompli son service militaire (1902-1903), il réussit à être diplômé en Etudes supérieures d'histoire avec une thèse sur le *Tableau géographique du Maroc d'après Léon l'Africain*, pour la préparation de laquelle il était allé sur place, à Alger, et surtout au Maroc (Tanger-Fès, avril 1904)². A Paris, diplômé en arabe littéraire et dialectal après deux années d'études à l'Ecole des langues orientales (1906), il se voit nommé membre de l'Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire, qu'il rejoint aussitôt. De là il est envoyé en Irak pour des recherches sur le terrain à al-Uḥaydir. Lors de son retour forcé à Bagdad (mai 1908), il est soupçonné, par les autorités ottomanes, d'être un espion et, par peur d'être arrêté et mis à mort, il tente, mais en vain, de se suicider. Dans sa « nuit de désespoir » (il se sait mécréant et pécheur), il fait l'expérience spirituelle d'une « visitation de l'Etranger », d'un Dieu qui le juge et le sauve grâce à l'intercession, en sa faveur, de « saints et d'abdâl » (selon lui, de Foucauld, le chrétien, et Ḥallāj, le musulman), ce qui lui fait retrouver la foi chrétienne de son enfance. Il regagne alors la France en compagnie du père carme irakien Anastase-Marie de Saint Elie³.

Il décide de consacrer désormais sa vie à mieux faire connaître al-Ḥusayn ibn Manṣūr al-Ḥallāj, ce mystique musulman condamné à mourir sur le gibet, à Bagdad, par deux juges musulmans, en 922. Tout en multipliant ses recherches à ce sujet, il étudie la philosophie musulmane à l'Université d'al-Azhar du Caire (1909-1910), puis enseigne celle-ci à la nouvelle Université égyptienne moderne (1912-1913). En février 1909, il avait rencontré à Paris le père Charles de Foucauld à qui il avait fait offrir sa thèse sur *Léon l'Africain et le Maroc*, par des amis, à la fin de 1908. Il avait alors songé à le rejoindre, comme disciple, en son ermitage du Sahara algérien, mais il se décida, sur le conseil de son directeur de conscience, à se marier avec une cousine, Marcelle Dansaert, le 13 octobre 1913, tout en vivant la spiritualité de son maître et modèle de Tamanrasset. Après la mort dramatique de celui-ci, le 1^{er} décembre 1916, il s'attachera à en faire connaître le témoignage et les écrits, inspirant ainsi à René Bazin la publication d'une biographie du *Vicomte Charles de Foucauld, explorateur du Maroc, ermite du Sahara*. Mobilisé durant la Grande Guerre, L. Massignon s'était retrouvé sur le front de Macédoine (1916-1917), avant d'être affecté auprès des Etats-Majors du Moyen Orient : c'est ainsi qu'il entra à Jérusalem avec Allenby et le colonel Lawrence d'Arabie, le 11 décembre 1917. Appelé à collaborer comme expert aux accords anglo-français Sykes-Picot, il ne ménagea pas ses critiques à une politique des Alliés qui trahissait « la parole donnée » au šarīf Ḥusayn de La Mecque en 1915.

Saint-Paul, 1993, 303 p. ; Christian Destremau et Jean Moncelon, *Massignon*, Paris, Plon, 1994, 449 p. ; *Louis Massignon et le dialogue des cultures*, Paris, Cerf, 1996, 371 p. ; Jacques Keryell, *Louis Massignon et ses contemporains*, Paris, Karthala, 1997, 384 p., *Louis Massignon au cœur de notre temps*, Paris, Karthala, 1999, 379 p., *Louis Massignon, de Bagdad au Jardin d'une Parole extasiée*, chez l'auteur, 2008, 255 p. ; Maurice Borrmans, *Prophètes du dialogue islamo-chrétien : Louis Massignon, Jean-Mohammed Abd-el-Jalil, Louis Gardet, Georges C. Anawati*, Paris, Cerf, 2009, 257 p.

² Ce mémoire a été publié à Alger, en 1906, sous le titre *Le Maroc dans les premières années du XVI^{ème} siècle. Tableau historique selon Léon l'Africain*, et réédité tel quel, en 2006, par la Bibliothèque Nationale du Royaume du Maroc, 301 p.

³ Cf. pour cette période décisive, Daniel Massignon, *Le Voyage en Mésopotamie et la conversion de Louis Massignon en 1908*, préface de Jean Lacouture, Paris, Cerf, 2001, 84 p. (après avoir été publié sous forme d'article in *Islamochristiana*, PISAI, Rome, 14 (1988), pp. 127-199), et *Autour d'une conversion (Lettres de Louis Massignon et de ses parents au père Anastase de Bagdad)*, textes choisis et annotés par Daniel Massignon, préface par Maurice Borrmans, Paris, Cerf, 2004, 112 p.

De retour en France, L. Massignon y reprit ses études et acheva bien vite la rédaction de ses thèses en Sorbonne. Le 24 mai 1922, il y défendit son doctorat ès lettres avec sa thèse principale sur *La passion d'al-Hallâj, martyr mystique de l'Islam*⁴ et sa thèse complémentaire intitulée *Essai sur les origines du lexique technique de la mystique musulmane*⁵. Professeur au Collège de France (1919-1954), il y enseigne alors la sociologie des pays musulmans. Il est aussi le rédacteur en chef de la *Revue du Monde Musulman* à partir de 1919, publie bientôt la 1^{ère} édition de l'*Annuaire du Monde Musulman*⁶ et se voit invité en de multiples Universités et Congrès pour y parler de philosophie et de mystique musulmanes. En 1926, il crée la *Revue des Etudes Islamiques* et, en 1929, l'Institut d'Etudes Islamiques de Paris. A Pâques 1928, il est le parrain au baptême de Jean-Mohammed Abd-el-Jalil, auquel le liera désormais une amitié aussi spirituelle que franciscaine⁷. En 1930, il a le courage de donner à ses amis *Les trois prières d'Abraham*⁸, c'est-à-dire *La prière sur Sodome*, puis *L'Hégire d'Ismaël* et enfin *Le Sacrifice d'Isaac*. Membre de l'Académie arabe du Caire (1933), il se rend donc souvent dans la capitale égyptienne, ce qui lui donne l'occasion en 1934, à Damiette, d'y prononcer un vœu de *badaliya* (spiritualité de compassion et de substitution) avec son amie grecque melkite, Mary Kahil, lequel s'épanouira en association de prière chrétienne, de jeûne privé et d'engagement dialogique à partir de 1947, et cela jusqu'à sa mort (31 octobre 1962).

Le 5 décembre 1931, L. Massignon rencontre Gandhi à Paris : à son exemple, désormais, il donne à la non-violence la première place en ses engagements politiques et culturels. De 1939 à 1945, à Paris, il continue études et publications, préparant une 2^{ème} édition de sa thèse de 1922⁹. Le 7 janvier 1947, il crée, avec des amis, le Comité chrétien d'Entente France-Islam. Le 28 janvier 1950, passé canoniquement au rite grec melkite, il est ordonné prêtre à titre personnel, au Caire, et s'y trouve engagé, plus que jamais, dans les multiples activités culturelles du Centre des Mardis de Dâr al-Salâm, qu'anime son amie Mary Kahil. De 1953 à 1955, il s'emploie politiquement au retour d'exil du sultan du Maroc, Mohamed V, qu'il était allé visiter à Antsirabé (Madagascar). En 1954, il réussit à greffer un pèlerinage islamo-chrétien sur le Pardon breton aux Sept Martyrs Dormants d'Ephèse à Vieux-Marché, pour « une paix sereine entre chrétiens et musulmans », pèlerinage qui désormais, chaque année, voudra signifier cette « promesse de réconciliation » entre les vrais « fils d'Abraham »,

⁴ Publiée la même année, *La Passion d'al-Husayn-ibn-Mansour al-Hallâj, martyr mystique de l'Islam, exécuté à Bagdad le 26 mars 922*, Paris, Geuthner, 1922, 2 vol., 1088 p. et 28 pl.

⁵ Publiée la même année sous ce titre, Paris, Geuthner, 1922, 302 et 104 p. et 1 fig. ; 2^{ème} éd., Paris, Vrin, 1954, 453 p. et 7 fig. ; 3^{ème} éd., Paris, Cerf, 1999 ; la traduction anglaise, par Carl Ernst, *Essay on the Origins of the Technical Language of Islamic Mysticism*, a été publiée aux USA, en 1997, University of Notre Dame Press, avec une préface par Herbert Mason.

⁶ Cet *Annuaire du Monde Musulman*, 1^{ère} éd., 1922-1923, 358 p., sera repris et continuellement mis à jour par l'auteur : 2^{ème} éd., Paris, 1926 ; 3^{ème} éd., Paris, Leroux, 1929, 484 p. ; 4^{ème} éd. (avec V. Monteil), Paris, PUF, 1955, 429 p.

⁷ Une très riche correspondance en témoigne, cf. *Massignon – Abd-el-Jalil, Parrain et filleul (1926-1962)*, Correspondance rassemblée et annotée par Françoise Jacquin, Préface par Maurice Borrmans, Paris, Cerf, 2007, 298 p.

⁸ *La Prière sur Sodome* fut tirée à 110 exemplaires de 32 p., Ed. Chirat, en 1930, et connut une 2^{ème} éd. corrigée, polycopiée, à 200 exemplaires, de 24 p., à Paris, en 1949. *L'Hégire d'Ismaël* fut publiée à Tours, en 1935, à 300 exemplaires, de 73 p. *Le Sacrifice d'Isaac* ne fut pas publié à part. On sait que les trois prières avaient été publiées, sous forme très abrégée, dans la revue *Dieu vivant*. Le texte définitif des *Trois prières d'Abraham* de Louis Massignon a été publié intégralement en janvier 1997 aux Ed. du Cerf à Paris, 196 p. : Introduction (1-30), 1. *La Prière sur Sodome* (texte de 1949) (31-58), 2. *L'Hégire d'Ismaël* (texte de 1935) (59-122), 3. *Le Sacrifice d'Isaac* (texte de 1949) (123-148), Annexes (149-196).

⁹ Ce sera chose faite après sa mort, en 1975, aux Ed. Gallimard, grâce au zèle filial de Geneviève et de Daniel, ses enfants, et à l'aide des professeurs Henri Laoust, Louis Gardet et Roger Arnaldez, *La Passion de Hallâj, martyr mystique de l'Islam*, Paris, Gallimard, 1975, en 4 vol. : I. *La Vie de Hallâj*, 708 p. ; II. *La Survie de Hallâj*, 519 p. ; III. *La Doctrine de Hallâj*, 386 p. ; IV. *Bibliographie, Index*, 330 p. Une réédition en a été faite en 2010, toujours chez Gallimard.

surtout dans une Algérie alors en proie aux conflits les plus dramatiques. Comment en accueillit-il l'indépendance, en juillet 1962, lui qui y avait toujours rêvé d'une fraternisation spirituelle authentique ? Il est mort en la nuit du 31 octobre au 1^{er} novembre 1962, en la fête de Tous les Saints dont il se savait particulièrement solidaire.

Louis Massignon s'est ainsi manifesté être, en même temps, un homme de science, un homme de cœur et un homme de Dieu. Ses publications universitaires démontrent à souhait combien grandes étaient ses qualités intellectuelles : une discipline rigoureuse, presque ascétique dans le travail, et une curiosité scientifique presque universelle dans la recherche, avec le scrupule de l'archéologue attentif aux plus petits détails, et aussi une créativité et une imagination qui renouvelaient en lui un esprit de synthèse en continuel ressourcement. Homme de cœur, il a su maintenir et développer tant de « profondes amitiés » auxquelles il se voulut toujours fidèle : ses « correspondances » sans nombre en sont le témoignage. Mais sa fidélité s'exprimait surtout envers les saints et les morts, d'où son amour privilégié pour les pèlerinages (surtout aux sanctuaires en l'honneur de Marie) et pour les cimetières « en attente de résurrection ». Professeur et chercheur, scientifique et mystique, chrétien et prêtre, tertiaire franciscain et animateur de la *Badaliya*, il a su vivre et exprimer une spiritualité de la compassion universelle en esprit de substitution sanctifiante, au nom d'une « hospitalité abrahamique » qui se doit d'accueillir plus particulièrement « ceux qui sont loin » du Christ¹⁰.

Un Massignon qui suit de très près Hallâj, martyr du pur islam

Comme le constate Christian Jambet en introduisant les écrits de L. Massignon sur ce « témoin essentiel », « le nom de Ḥusayn ibn Manṣûr al-Ḥallâj est désormais lié à celui de L. Massignon. Depuis le coup de foudre de 1908, l'expérience hallâgienne de l'amour inconditionnel de Dieu, éprouvé jusqu'à la damnation volontaire, a instruit, informé, conformé l'expérience spirituelle de Massignon jusqu'à sa mort. L'aspect extérieur de cette fraternité, c'est la suite ininterrompue des livres et des articles, des recherches parfois encore aujourd'hui inédites, en une courbe ascendante jusqu'à la seconde édition de sa thèse principale de doctorat, *La Passion de Husayn Ibn Mansûr Hallâj, martyr mystique de l'Islam* [...]. La dimension intérieure ne se dévoile que lentement, sans aller jusqu'au secret des cœurs »¹¹. En effet, « l'expérience christique et messianique de L. Massignon a pris pour guide un musulman, al-Ḥallâj, en une substitution (*badaliya*) que Massignon souhaitait universaliser et dont Charles de Foucauld était le modèle, le précurseur. La courbe des publications hallâgiennes de Massignon n'est pas moins 'sinusoïdale' que celle des œuvres de Ḥallâj lui-même. Elle connaît une première phase ascendante¹². Puis, en un temps étonnamment court, L. Massignon a rassemblé une immense documentation, rédigé sa thèse de doctorat, publié les *Tawâsîn*. En 1914, l'article de synthèse 'al-Ḥallâdj' paraît dans l'*Encyclopédie de l'Islam* (1^{ère} édition). Après la Grande Guerre, la thèse sort sous le titre *La passion d'al-Hosayn-ibn-Mansûr al-Hallâj, martyr mystique de l'Islam, exécuté à Bagdad*,

¹⁰ L'ensemble de ses articles et de ses communications a été publié par Youakim Moubarac in *Opera Minora* (recueil de 207 articles), Beyrouth, Dar al-Maaref, 1963, 3 vol., 2193 p. et 115 pl., réédité par les Presses Universitaires de France en 1969 (il y sera renvoyé sous le sigle *O.M.*) et par Christian Jambet et ses collaborateurs in *Ecrits Mémoires*, Paris, Laffont, 2009, 2 vol., I : 926 p., II : 1016 p. (il y sera renvoyé sous le sigle *E.M.*).

¹¹ Cf. *E.M.* I, pp. 381-383. On s'est permis de mettre en note, entre guillemets, les détails d'édition qui se trouvent être dans le texte même de C. Jambet, renvoyant ensuite aux *Ecrits Mémoires* (*E.M.*).

¹² « depuis deux pages parues dans *Al-Machriq*, XI, en août 1908, jusqu'à la publication des *Tawâsîn* d'al-Hallâj, en 1913. C'est le temps des articles percutants, des pénétrations au cœur de l'expérience mystique : 'La passion d'al-Hallâdj et l'ordre des Hallâdjyyah', *Mélanges Derenbourg*, 1909 ; 'Al-Hallâj, le phantasme crucifié des Docètes et Satan selon les Yézidis', *Revue de l'histoire des religions*, 1911 ; 'Ana al-Haqq', *Der Islam*, 1912 ».

le 26 mars 922¹³. C'est le point culminant de la première phase d'élan, qui conduit Massignon à rédiger, pour un usage réservé aux intimes, deux textes : *Pro Hallagio*, imprimé en 1922, et la *Note sur la composition de la 'Passion d'al Hallâj'*. Il publie sa thèse complémentaire : *Essai sur les origines du lexique technique de la mystique musulmane*¹⁴. Dès lors, il s'élançait vers de nouvelles hauteurs, dont le pic est la publication du *Dîwân* de Ḥallâj¹⁵ et celle des *Akhbâr al-Hallâj*¹⁶. C'est aussi le temps des recollections : 'Nouveaux documents concernant Ḥallâj'¹⁷ ; *Recueil de textes inédits concernant l'histoire de la mystique en pays d'Islam*¹⁸. Après la Seconde Guerre mondiale, Massignon publie le résultat des recherches considérables qu'il a menées pendant tout le temps de l'Occupation [...]. Ce sont donc, coup sur coup, de longs articles : 'La survie d'al-Hallâj'¹⁹ ; 'Etude sur une courbe personnelle de vie : le cas de Hallâj, martyr mystique de l'Islam'²⁰ ; 'La légende de Hallacé Mansûr en pays turcs'²¹ ; 'Nouvelle bibliographie hallagienne'²² ; 'Interférences philosophiques et percées métaphysiques dans la mystique hallagienne : notion de l'essentiel désir'²³. La conférence d'Alger, 'El-Hallâj, mystique de l'Islam' prend place dans cet effort d'enracinement et d'élargissement qui atteint son acmé dans les deux articles où Massignon, toujours attaché à la refonte de son grand œuvre, concentre sa vision ultime du Témoin éternel : 'Le martyr de Hallâj à Bagdad'²⁴ et 'La Guerre sainte suprême de l'islam arabe'²⁵, article où Massignon traduit la *Qissat Husayn al-Hallâj* qu'il a publiée, en 1954, dans le volume d'hommage à Henryk Samuel Nyberg ».

Mais qui dont est ce mystique musulman que L. Massignon s'est attaché à faire connaître, convaincu qu'il était d'avoir bénéficié de son intercession, lors de sa conversion, à Bagdad, en 1908 ? Né à Baydâ', au cœur de l'Iran, en 858, al-Ḥusayn b. Mansûr al-Ḥallâj avait émigré à Wâsiṭ en Irak. Ayant plus tard entrepris son apprentissage de *ṣūfî*, il eut successivement trois maîtres spirituels, Sahl Tustarî (873-875), 'Amr al-Makkî (875-877) et surtout, à Bagdad, al-Junayd (877-897). C'est un peu avant la fin de ces vingt années de « formation mystérique » qu'il accomplit un 1^{er} pèlerinage à La Mecque (895, un an complet). En 897, il renonce à la discipline ésotérique de l'arcane des *ṣūfî*-s, s'habille comme tout le monde et se fait prédicateur spirituel, d'abord lors d'un 1^{er} voyage apostolique en Irak et en Iran (899-902), puis lors d'un 2^{ème} en terres infidèles jusqu'au nord de l'Indus (904-906), accomplissant un 2^{ème} pèlerinage à La Mecque en 903 puis un 3^{ème} en 906-908 (séjour de 2 ans dont il revint transformé). Disciples et fidèles se joignent à lui partout où il prêche et témoigne, avant d'achever sa prédication à Bagdad, au centre de l'Empire 'abbâside qui connaît alors la contestation fâtimide à l'ouest et la rébellion des Qarmates au sud-est. C'est en vain qu'il s'efforce d'y susciter une réforme des mœurs politiques et un retour à une pratique authentique de l'islam. Soupçonné puis accusé d'opposition politique et d'hérésie religieuse, il échappe à un 1^{er} procès (909) au temps du vizir Ibn al-Furât, car des deux *qâdî*-s appelés à

¹³ « à la Librairie orientaliste Paul Geuthner, (le titre étant ainsi complété : *Etude d'histoire religieuse. Ière thèse de doctorat en Sorbonne, présentée le 24 mai 1922*), 2 vol., XXXII + 942, XI + 105 p.

¹⁴ « chez Paul Geuthner (Paris, 1922), ouvrage qu'il augmentera et reverra pour sa réédition, en 1954, chez Vrin ».

¹⁵ « dans le *Journal Asiatique* en 1931 ».

¹⁶ « (avec Paul Kraus), en 1936 chez Larose - un ouvrage que Massignon, signant seul cette fois (Paul Kraus a tragiquement mis fin à ses jours), complétera pour le rééditer en 1957 chez Vrin ».

¹⁷ « *Revue du Monde Musulman*, LVIII, 1924 ».

¹⁸ « Paris, 1929 ».

¹⁹ « *Bulletin des Etudes Orientales*, 1946 ».

²⁰ « *Dieu vivant*, 1946 ».

²¹ « *Revue des Etudes Islamiques*, 1946 ».

²² « *Goldziher Memorial*, 1948 ».

²³ « *Mélanges Joseph Maréchal*, 1950 ».

²⁴ « *La nouvelle NRF*, 1954 ».

²⁵ « *Les Lettres nouvelles*, 1959 ».

le juger, Ibn Dâwûd et Ibn Surayj, le 2^{ème} n'ose pas se prononcer alors que le 1^{er} déclare qu'il mérite la mort. S'étant évadé, il est arrêté à Sûs (913) et, de nouveau, incarcéré à Bagdad pendant près de 8 ans : de sa prison, il continue à enseigner sa doctrine spirituelle et à guider amis et disciples. Le 2^{ème} procès (920), sous le vizir Hâmid, lui est fatal, car les deux *qâdî*-s, Abû 'Umar et Ibn Buhlûl, le condamnent à mort pour hérésie, propagande qarmate, charlatanisme et magie, et aussi parce qu'il enseignait un « pèlerinage spirituel »²⁶ au terme d'une expérience mystique où le croyant se trouve être avec Dieu en « union de témoignage » (*waḥdat al-šuhûd*). « L'exécuter, c'est assurer la paix des musulmans », affirmait alors la *fatwâ* des 84 juristes et témoins assermentés. C'est le 25 mars 922 qu'il fut exécuté, condamné au gibet (*ṣalīb*), intercis et décapité, puis son corps donné aux flammes et ses cendres dispersées, tandis que la foule manifestait des sentiments contradictoires à son sujet.

Quelques textes suffisent ici à donner une idée de son enseignement spirituel et de la richesse de son expérience, ainsi que de la grandeur de son témoignage.

S'adressant à Dieu, il disait :

« J'ai étreint de tout mon être le Tien, ô ma Sainteté.

Tu te révèles à moi au point que je crois que Tu es en moi.

J'ai beau retourner mon cœur parmi ce qui n'est pas Toi.

Je ne m'y vois qu'étranger, alors qu'en Toi seul je trouve intimité.

Saisis-moi donc, pour m'emporter vers Toi, hors de ma prison »²⁷.

Mais jusqu'où va cette union du croyant avec Dieu? Un poème s'essaie à le dire :

« Ah ! Est-ce moi ? Est-ce Toi ? Cela ferait deux dieux.

Loin de moi ! Loin de moi d'affirmer deux dieux !

Il y a un 'Lui' qui est tien dans mon 'non' !, pour toujours.

Mon tout, sur toute chose, se revêt d'un double visage.

Où donc est Ton essence, hors de moi, pour que je la voie ?

Mon essence s'est élucidée, là où il n'y a plus de lieu.

Où donc est Ton visage, objet de mon double regard :

Dans le regard du cœur ou dans le regard de l'œil ?

Entre Toi et moi, il y a un 'je' qui m'opresse.

Ah ! Enlève par Ton 'moi' mon 'je' d'entre nous deux »²⁸.

Au terme de l'aventure mystique, il pouvait dire :

« Je suis celui que j'aime et Celui que j'aime est devenu moi.

Nous sommes deux esprits habitant un seul corps.

Si tu me vois, tu Le vois,

Et si tu Le vois, tu nous vois »²⁹.

A l'un de ses disciples, il avait pu confier :

« Va avertir mes amis que je me suis embarqué pour la haute mer et que la barque s'est brisée. C'est dans la religion du gibet³⁰ que je mourrai. Je ne veux plus aller à La Mecque ni à Médine »³¹.

²⁶ Al-Hallâj avait dit à ce sujet:

« Les gens ont leur pèlerinage, et moi j'ai un pèlerinage vers mon Hôte ;

Ils offrent en sacrifice des victimes ; et moi, j'offre mon cœur et mon sang.

Il y a des gens qui tournent autour du Temple, mais ce n'est pas avec leurs membres ;

Ils tournent autour de Dieu, qui les dispense du Temple sacré » (*Dîwân d'al-Hallâj*, p. 85).

²⁷ *Akhbâr al-Hallâj*, n° 38, pp. 57-58.

²⁸ *Dîwân d'al-Hallâj*, p. 90.

²⁹ *Dîwân d'al-Hallâj*, p. 93.

³⁰ *Dîn al-ṣalīb* pourrait aussi se traduire « la religion de la croix »,

³¹ *Akhbâr al-Hallâj*, n° 52, p. 81.

Il avait donc désiré sa propre mort :

« Tuez-moi, mes fidèles amis, car dans mon meurtre est ma vie.

Ma mort, c'est de survivre, et ma vie c'est de mourir.

Pour moi, l'abolition de mon être est le plus noble don à me faire.

Et ma survie tel que je suis est le pire des maux.

Mon âme est lasse de vivre parmi ces ruines croulantes.

Tuez-moi donc et brûlez-moi dans ces os périssables.

Ensuite, passez près de mes restes, parmi les tombes effacées.

Vous trouverez le secret de mon Ami, dans les replis des âmes survivantes »³².

Ces quelques textes disent assez ce qu'ont pu alors signifier, à Bagdad, l'enseignement et le témoignage d'al-Hallâj dont le prénom al-Ḥusayn laissait déjà présager, pour lui, le sort dramatique du martyr de Karbalâ' (680). Mais ce qui importe, c'est la lecture spirituelle qu'en a faite Louis Massignon: il y a vu la mort d'un innocent, volontairement acceptée pour que la société de son temps retrouve la paix civile dans la justice et l'honneur. « Hallâj, disait-il, par sa véhémence paradoxale, ravivait en bien des cœurs le désir d'une réforme morale de la Communauté musulmane, dans son chef et dans ses membres ; et persuadait beaucoup de croyants de l'efficacité sociale des prières et conseils des saints, des *abdâl* (piliers spirituels du monde) [...]. Quant à sa vocation religieuse, ses trois pèlerinages, qui en sont les points de condensation, forment alignement avec ses deux grands voyages apostoliques, et préparent la grande prédication bagdadienne, suivie des deux procès (avec le long entre-deux en prison), et du martyre. Des trois défaillances apparentes, le rejet du froc, après le premier pèlerinage, et la fuite à Suse (avant le premier procès) sont clairement axés sur sa ligne de vie, 'ne dévient pas' dans sa passion pour l'unité et l'Un ; quant au cri anticipé révélant, bien au-dessus de tous les balbutiements sublimes de Bayézid Bistamî, l'union '*Ana'l-Haqq*', Suhrawardî d'Alep, suivi en cela par Nasîr Tûsî, a admirablement montré qu'en le criant, Hallâj donnait volontairement à autrui 'dispense plénière de verser son sang' ; et que ce cri attestait que Dieu avait exaucé sa fameuse prière : 'entre moi et Toi, il traîne un 'c'est moi' qui me tourmente, - ah, enlève, par Ton 'c'est...', mon 'c'est moi' hors d'entre nous deux'. Il a dépassé la suprême extase, la nuit, non plus du sens, ni de l'âme, mais de l'esprit, sa compréhension est simple ; la consommation du '*fiat*' n'est pas seulement 'un cri' (Ibn Sab'în), d'une intelligibilité totale, 'qui réveille l'endormi', c'est la conception d'un verbe mental explicitant le mystère de l'Unité »³³.

Et L. Massignon d'ajouter : « Hafiz, le célèbre poète iranien, qui admirait en Hallâj 'l'amoureux que la croix a tant attaché à son désir, lui devenant une telle consolation qu'il ne s'en détachera plus' a écrit aussi : 'Jamais ne mourra celui-là dont le cœur vit d'aimer'. La survie posthume de Hallâj en Islam témoigne assez que, de façon positive, l'Amour crucifié est vie et résurrection. Hallâj professait qu'un seul coup d'œil amoureux de Dieu vers cette terre, et il y en aurait 'un par quart d'heure', attire plus près de Lui l'esprit d'un ami d'entre Ses amis ; que, par cela même, Il élève à la place ainsi devenue vacante, un de Ses intimes, et fait miséricorde à 70.000 de ceux qui professent de l'amitié pour l'ami qu'Il a regardé en premier [...]. De telles âmes amoureuses, qui ont reçu vocation de prier et souffrir pour tous continuent de grandir, et de faire grandir, en intercédant, après leur mort »³⁴. On ne saurait mieux conclure ces propos qu'en reprenant certains passages de son « oraison Pro Hallagio » (1922) : « Souvenez-vous, Seigneur, souvenez-vous de ce fils spirituel d'Abraham, mort il y a mille années, que vous avez attiré si visiblement à Votre passion pour les âmes [...]. Martyr de la Croix, comme il l'avait prédit : mort sur un gibet qui domine tout l'Islam, et le somme

³² *Dîwân d'al-Hallâj*, pp. 33-34.

³³ Dans « Etude sur une courbe personnelle de vie : le cas de Hallâj, martyr mystique de l'Islam », in *E.M.* I, pp. 392-401.

³⁴ *Ibidem*, pp. 405-406.

d'avouer que la crucifixion est bien réelle ; et que, quoique Mohammed l'ait tu, c'est la voie héroïque de l'union divine, le sceau adorable de la sainteté »³⁵.

Un Massignon qui voit en Fâtima la grandeur de la « femme humiliée »

Si L. Massignon a ainsi été fasciné par le témoignage exceptionnel d'al-Hallâj, il le fut bien vite par celui de Fâtima, fille de Muḥammad, épouse de 'Alî et mère d'al-Ḥasan et d'al-Ḥusayn. Comme le rapporte C. Jambet, « l'étude comparative de Marie et de Fâtima correspond, chez lui, à la convergence de plusieurs motifs d'inspiration : le legs spirituel de Huysmans³⁶ et de Bloy³⁷, l'intérêt toujours plus vif accordé à la place de Marie, mère de Jésus, dans le Coran et la foi musulmane, les six apparitions de la Vierge aux trois enfants, Jacinta, Francisco et Lucia, à Fatima (Portugal) du 13 mai au 13 octobre 1917 [...]. Cette méditation mariale va de pair avec la lecture des textes shî'ites 'extrémistes' ismaéliens et des oraisons duodécimaines concernant la fille du prophète de l'islam. Cela bouleverse la perception que Massignon avait du shî'isme, qui faisait de lui, en l'occasion, un 'ultra shî'ite', conjoignant la révolte anticolonialiste contemporaine et la révolte shî'ite contre un islam assoupi dans le légalisme [...]. Voici qu'en étudiant la figure transhistorique de Fâtima, il modifie et complète son schème d'explication historique, faisant désormais du calife 'Umar la figure du 'gendarme de l'ordre établi', de la conception étatiste de l'islam, face à la Femme, juridiquement inférieure, spirituellement annonciatrice du Mahdî, du Résurrecteur. Massignon est partagé, parfois écartelé entre deux pôles : sa sympathie ardente pour l'esprit d'insurrection « fâtimite » qui anime les ismaéliens et les pousse à se soulever contre le califat abbaside ; sa conviction sunnite, renforcée par sa 'passion' hallâgienne »³⁸. C'est dans sa longue étude sur « La mubâhala de Médine et l'hyperdulie de Fâtima »³⁹ que L. Massignon nous donne le meilleur de sa pensée à propos des « Cinq sous le Manteau » que sont « Fâtima, son père, son époux et ses deux fils », lesquels représentèrent l'islam lors de l'ordalie proposée par Mḥammad aux chrétiens de Najrân⁴⁰.

« La Mubâhala, y dit-il, pose aux shî'ites comme aux sunnites tant de difficultés dogmatiques en y montrant les Cinq sous le Manteau, qu'il faut bien penser que, dans le plus ancien récit

³⁵ Et ce *Pro Hallagio* continue comme suit : « Poursuivi comme l'agent d'une société maçonnique, les Carmathes, - tandis qu'il prêchait à tous, en secret comme en public, le renoncement au monde et l'abnégation de soi, ayant déclaré en pleine mosquée son désir de mourir anathème, frappé d'une condamnation capitale ; et de confirmer ainsi, par surcroît, l'obéissance due aux lois de l'Etat [...]. Acceptant pleinement le supplice et pleurant sur l'aveuglement des siens ; priant pour les bourreaux qui l'intercisèrent, avant de le crucifier ; insulté sur son gibet par ses adversaires, renié par un ami ; il se plaignit alors à Dieu 'en Qui il souffrait', d'être délaissé ainsi sans le confort de sa miséricorde, si libérale, 'envers ceux-là qui Le font souffrir'. Décloué et décapité à Bagdad, terre du Paradis perdu, le lendemain matin ; lendemain de la Commémoration du Bon larron, et de l'Annonciation de l'Ange à Marie », in *E.M.* I, pp. 76-77.

³⁶ Comme le reconnaît également François Angelier, « Huysmans (Joris-Karl, 1848-1907) joua un rôle décisif dans la formation de l'expérience spirituelle et de la théologie massignonienne de l'Histoire, par les ouvrages de la 2^{ème} et de la 3^{ème} période de sa vie, depuis *Là-Bas* (1891) jusqu'aux *Foules de Lourdes* (1906), les informant sur deux points : la théorie de la compassion victimaire et de la substitution réparatrice, et celle du 'point vierge' de l'autre ». Cf. *E.M.* I, p. 134.

³⁷ Léon Bloy (1846-1917), écrivain et polémiste chrétien, entendait dénoncer les vices de son temps, d'où son roman autobiographique *Le Désespéré* (1886) et, entre autres ouvrages, *La femme pauvre* (1897), son *Pèlerin de l'absolu* (1910-1912) et *La Porte des humbles* (1915-1917).

³⁸ In *E.M.* I, pp. 211-212.

³⁹ Cet article est constitué de deux textes, le 1^{er} paru dans l'*Annuaire* de 1943-1944 et le 2^{ème} paru avec le 1^{er} en un seul ensemble, en 1955, sous ce titre (Paris, G. P. Maisonneuve-M. Besson Sr, 33 p.). Cf. *E.M.* I, pp. 222-245.

⁴⁰ Comme le rapporte le verset coranique : « Si quelqu'un te contredit à son sujet (Jésus), après ce que tu as reçu en fait de science, dis : 'Venez ! Appelons nos fils et vos fils, nos femmes et vos femmes, nous-mêmes et vous-mêmes : nous ferons alors une exécration réciproque en appelant une malédiction de Dieu sur les menteurs' » (3, 61).

de l'événement, Muhammad y est déjà représenté comme y choisissant comme otages de sa parole (et d'une *diyya* divine) la famille de sa fille Fâṭima ; non pas pour un motif généalogique, mais par un acte d'adoption, et comme désignant en tout Cinq otages en vue de l'ordalie [...]. Fâṭima, en réalité, a été, auprès du Prophète, la substituée à sa Mère Khadīja, monogame comme elle, '*Rabbat al-Bayt*', asile des '*mustaḍ'afīn*', où s'abritaient la clientèle personnelle du Prophète, les étrangers convertis que l'orgueil tribal arabe n'acceptait pas comme clients. C'est d'elle que les Alides ont tenu, au cours des siècles, leur attachement aux croyants pauvres et opprimés, aux artisans et paysans convertis. C'est pour les défendre, non pas pour recevoir un apanage héréditaire, une *ṣadaqat Ahl al-Bayt*, comme son petit-fils Ḥasan-b-Ḥasan (m. 97 h.) dès 61 h. – que Fâṭima avait, enfantinement, demandé à son père la palmeraie de Fadak [...]. Il fallait que Fâṭima, cet otage de l'hospitalité arabe, qui priait non pour elle-même, mais pour les autres, meure dans la dérélition, emmurée dans son deuil filial, gardant à son père mort sa main, cette *bay'a*, ce serment d'allégeance, le *shebbâk al-Rasûl* : gage de sa promesse de venir la chercher la première, lui, après sa mort. En fait, elle mourut, 75 jours après lui, ayant accouché avant terme, d'un fils mort-né, Muḥsin (*ṣâhib al-sirr al-ḥafī*); malmenée comme une rebelle pour avoir refusé de sortir de sa 'demeure d'afflictions' (*bayt al-aḥzân*) et d'aller prêter serment. Elle avait alors 'dénoué sa chevelure', geste noble de détresse suprême de la femme libre ; qu'elle renouvellera à la Résurrection : l'indignation de la Femme »⁴¹.

Et L. Massignon de s'interroger sur les raisons du « foisonnement de la méditation shî'ite sur la fête de la Mubâhala, mystérieux affrontement de Fâṭima et de Maryam dans la pensée musulmane »⁴². Et de méditer certaines des oraisons de Naṣîr Ṭûsî (m. 1273), psalmodiées à l'occasion des fêtes et des *ziyârât* en l'honneur de Fâṭima, surtout lors de la fête de Mubâhala, « la seule fête canonique shî'ite de Fâṭima » : « Ô notre Dieu, honore et salue, et munis et bénis la Dame glorieuse, la belle, la généreuse, la noble, l'attristée, la malade, l'immaculée, l'opprimée, Dame de tant d'afflictions durant une si brève existence, enterrée en cachette, et spoliée en public, et méconnue quant à son rang, et inconnue quant à sa sépulture, la Reine des Femmes, Celle aux grands yeux noirs, la consacrée, la Vierge Mère des Imâms Supérieurs Excellents, la fille du meilleur des prophètes, Fâṭima, la pieuse, l'impolluée, sur elle soient les honneurs et le salut de Dieu »⁴³. Le fait est que, pour L. Massignon, « la récitation de cette prière implique en Islam, comme celle du '*Stabat*' en Chrétienté, la foi en l'intercession de l'Orante Compatiente, en la puissance de l'humilité douloureuse de la Femme (et où a-t-elle été plus humiliée qu'en Islam) sur la miséricorde de Dieu [...]. Fâṭima ressuscitera parmi les hommes, bien plus, parmi les Prophètes et les Saints (Imâms), car elle est leur point de jonction généalogique, et son nom masculin de Fâṭir indique son rôle eschatologique de prédestinée [...]. Ses larmes perpétuelles (sont aussi) les larmes prémonitoires de cette 'prophétesse', qui, pleurant Ḥamza avec son père, pensait déjà au sort tragique qui frapperait Ḥusayn, le '*dabîḥullâh*', le '*dabḥ 'azîm*' du Coran, la grande victime que Dieu substituera (plus qu'un bélier, qui n'est pas une 'grande victime') au fils offert d'Abraham [...]. Fâṭima a eu à pleurer Muḥsin, mort-né sans avoir appris la *shahâda* monothéiste ; et elle a dû offrir d'avance la *shahâda*, le martyr de Ḥusayn, à Kerbéla. Et la substitution de Fâṭima à Marie est si présente à la méditation shî'ite que des gnostiques ont imaginé la déification *a parte ante* des XII Imâms, et enseigné que Ḥusayn n'était pas réellement tué à Kerbéla, son

⁴¹ Cf. *E.M.* I, pp. 235-244.

⁴² Et de préciser : « Fâṭima, Mère prééternelle de deux Elus destinés à une mort cruelle pour la Justice, est une Vierge '*Batûl*' ; comme Maryam, elle les a préconçus par l'oreille, en acquiesçant à son Destin, dans la Nuit du Covenant (*Mitâq*), à la voix de l'Esprit ; et elle les a élevés dans le temps, les confiant à un Témoin de l'Esprit ; un converti étranger (un chrétien), Salmân ; celui qui l'entermera en secret ; celui qui était allé à Amorium, y prier les VII Dormants ; lui, le premier des *Abdâl*, des saints apotropéens et intercesseurs, qui sont en majorité des non arabes, des *Mawâlî*, directement adoptés par le Prophète, confiés à sa Fille préférée ».

⁴³ Cf. *E.M.* I, p. 247.

apparence humaine égorgée n'étant que l'âme matérialisée d'un damné, Omar, le second khalife, qui avait malmené sa mère »⁴⁴.

Pour bien comprendre cette « hyperdulie de Fâṭima, ses origines historiques et dogmatiques », ainsi que la signification à donner à « L'oratoire de Marie à l'Aqçâ, vu sous le voile de deuil de Fâṭima »⁴⁵, L. Massignon rappelle, à bon droit, un ensemble de faits qui ont valeur d'explication sinon de justification. « En devenant otage de son père à la Mubâhala, Fâṭima, sans le vouloir, avait renoncé à tout [...]. Dans l'isolement de son deuil, elle voulait ignorer tout de la politique, de la *Saqîfa*, de l'élection d'Abû Bakr comme khalife, qui lui avait refusé Fadak, mais la ménageait. Elle n'avait pas prêter la *bay'a* à Abû Bakr, et ce n'était pas une manière à elle de manifester contre Abû Bakr, ou de poser la candidature de son mari. Mais, auprès d'Abû Bakr, la jalousie de 'Â'isha, et de Ḥafsa, veillait ; il y avait le père de Ḥafsa, 'Umar, aussi convaincu que Fâṭima du caractère immortel du message de Muḥammad, mais homme d'Etat [...]. Fâṭima tient tête, maintient son refus. Est-il vrai qu'il y ait eu bagarre, que Fâṭima ait été frappée, ses pendants brisés, et qu'elle ait ensuite accouché avant terme d'un enfant mort-né, Muḥsin ? 'Umar était dur, mais noble, 'Alî, sûrement présent, se serait interposé si l'on avait voulu frapper sa femme [...]. Quand Fâṭima mourut, elle demanda à être enterrée en secret ». Et L. Massignon de conclure à propos de la Mubâhala : « Otage de la Parole divine de transcendance que son père avait opposé au dogme chrétien de la Théotokos, qu'il comprenait mal, à la juive (incarnation par le ministère d'un mâle, fils de David), Fâṭima avait vu, comme le chrétien Salmân, dans Maryam, selon le Coran, l'union mystique au '*fiat*' (qui coexiste, au vrai, en Maryam selon les chrétiens, avec l'unique privilège de la gestation du Messie) ; cela qui fait de Maryam *Dhât al-Aḥzân*, 'Dame des Douleurs'. Comme Fâṭima. Et cela fait d'elles deux des 'otages sacrés' »⁴⁶.

Un Massignon qui vit avec Jésus une *badaliya* toute chrétienne

Si L. Massignon s'est ainsi voulu solidaire d'al-Hallâj et de Fâṭima, c'est parce que son aventure spirituelle l'avait rendu sensible aux « intersignes » de la justice et de la sainteté à la suite de sa conversion au Dieu de Jésus-Christ, en la nuit du 3 mai 1908. A propos du premier, il a écrit ce qui suit : « 'Hallâj a réalisé le mythe du Calvaire', disait à une chrétienne, non sans ironie, un homme d'Etat turc, pour qui, comme pour la majorité de l'opinion musulmane, Jésus n'a pas pu souffrir, ni mourir en croix. Mais déjà, pour le chrétien, le Calvaire n'est qu'un mythe, tant qu'il ne participe pas par amour à la crucifixion. Et, inversement, nous venons de voir que, selon beaucoup de musulmans, plus ou moins mystiques, la mort de Ḥallâj prouve qu'il faut souffrir pour sauver, que la croix est rédemption et sainteté. Toute la courbe de sa vie, tout le scénario de son procès le configure du dehors au Christ »⁴⁷. Pour L. Massignon, chrétien convaincu, plus que d'autres, du caractère unique et universel de la mort rédemptrice de Jésus sur la croix et de la signification eschatologique de sa condition de

⁴⁴ Cf. *E.M.* I, pp. 278-279.

⁴⁵ Publié dans *Les Mardis de Dar el-Salam*, 1956, pp. 5-37, ce texte a été repris dans *E.M.* I, pp. 264-289.

⁴⁶ Dans « La notion du vœu et la dévotion musulmane à Fâṭima », in *E.M.* I, pp. 260-262.

⁴⁷ Dans son « Etude sur une courbe personnelle de vie : le cas de Hallâj, martyr mystique de l'Islam », où il précise : « Mais en a-t-il eu conscience, durant sa vie ? Son attente de Jésus, '*mahdî*' et Juge, apparaît dans ses attitudes, depuis son '*fiat*' à la Mekke, jusqu'au pyrée éteint au nom du Messie, au feu sacré ranimé un samedi saint à Jérusalem ; mais ces conformités externes sont peu de chose, auprès de cette sourde transformation de son cœur, de sa croissante conviction d'un échange d'amour initial, entre le droit de Dieu à notre adoration exigée, et un 'droit sur Dieu' (pour l'intercession) concédé par Dieu à la nature humaine (*nâsût*), dès le temps du jugement des Anges ; droit s'énonçant par un langage inspiré l'exposant aux rigueurs de la loi, et allant, dans son ultime oraison, la veille de son supplice, jusqu'à une identification translucide au Verbe incréé, à la Vérité créatrice, à Jésus partant pour le Jardin de son agonie ». Cf. *E.M.* I, pp. 385-407 ; ici p. 407.

ressuscité comme prototype d'une humanité nouvelle, il faudrait que chrétiens et musulmans s'expliquent sur ce mystère : « Des deux côtés, on s'est durci dans l'incompréhension et la rancune. Le scandale de la Croix, pour le monothéisme rigide des théologiens musulmans, a amené la généralisation de l'idée que Jésus n'a pu souffrir en croix, que ç'a été une illusion collective de ses bourreaux ; alors que le sens obvie des versets coraniques est une protestation contre l'idée que l'âme est mortelle, une affirmation de l'immortalité du témoignage divin (*yaqîn*) que rend l'âme du martyr »⁴⁸. Tout en se voulant ainsi compréhensif vis-à-vis de l'incompréhension musulmane du mystère du Calvaire, L. Massignon n'en a pas moins développé un culte du Sacré Cœur au point de faire en sorte que son père, l'artiste Pierre Roche, réalise, en 1920-1921, un ex-voto en cuivre rouge où est représenté un cœur transpercé par un coup de lance, celui-là même du Christ en croix, accompagné d'une inscription ou latine (*Jesus Caritas*) ou arabe (*Yasû' ibn Maryam huwa l-hubb*)⁴⁹.

Ayant fait de cet ex-voto le « blason de la *Badaliya* », L. Massignon a toujours considéré le Cœur de Jésus comme le lieu même de l'universelle compassion et de la totale substitution, ce qui donne à la *Badaliya* toute sa signification spirituelle, puisque, comme il s'en explique, « du haut de la Croix, le glaive de la compassion vient brûler et sceller le Cœur de Marie ; réverbération angélique du Coup de Lance du soldat, ressentie par les blessés de la substitution mystique ». Et c'est au titre du Cœur de Jésus-Christ que L. Massignon s'est cru appelé à vivre cette substitution spirituelle (c'est le sens même du terme arabe *badaliya*). Au Caire, avec Mary Kahil, en 1913, il s'était offert à Dieu pour que l'ami Luis de Cuadra devenu musulman, avec lequel il avait péché en homosexualité et qui se trouvait en péril de mort et de damnation, se convertisse et soit sauvé. Plus tard, à Damiette, en 1934, il avait entraîné son amie égyptienne à faire un vœu de substitution, en solidarité avec les chrétiens arabes, pour le salut de leurs concitoyens musulmans. Et, en 1947, cela s'était concrétisé en une association de témoignage, de prière et de jeûne « pour une paix sereine entre chrétiens et musulmans », laquelle avait été reconnue canoniquement au Caire par Mgr Medawar, au nom de l'Eglise grecque melkite. Ce faisant, comme le lui avait enseigné Huysmans, L. Massignon a voulu s'insérer, en y adjoignant al-Hallâj et Fâtîma, dans le cortège transhistorique des « âmes sanctifiées, véritables 'cathédrales invisibles', immortelles celles-là, où la compassion adorante et réparatrice de l'Eglise offre à Dieu toutes les misères de l'humanité souffrante unies, dans des calices divinisés, à la Passion de N.S. Jésus ». D'où ses nombreuses études et publications sur « L'apostolat de la souffrance et de la compassion réparatrice » : ce sera le titre de sa longue présentation du témoignage de sainte Christine l'Admirable (1150-1224), sans oublier celui d'Odile de Liège (m. 1220), Jutta de Looz (m. 1227), Béatrice de Nazareth (m. 1268), sainte Lydwine de Schiedam (m. 1433), Anne Catherine Emmerich (m. 1824), et tant d'autres parmi lesquels ne manquent pas les stigmatisés. Pour lui, « un des traits les plus frappants des stigmatisés, c'est que, s'ils ont été touchés par Dieu, ils touchent à leur tour les autres ; ils touchent les autres et les blessent d'amour. Il est difficile de rester insensible devant une stigmatisée ».

Mais qu'en est-il exactement de cette spiritualité dont L. Massignon se fit le témoin et l'apôtre ? Il s'agit d'abord de comprendre, puis d'assumer, et enfin de se substituer. « Il ne suffit pas de chercher à connaître, écrit-il dans 'Un nouveau sacré'⁵⁰, il faut arriver à comprendre. On comprend l'autre en se substituant mentalement à l'autre, en entrant dans la 'composition du lieu' de l'autre, en reflétant en soi la structure mentale, le système de pensée de l'autre. Cette substitution, qui est une sortie hors de soi, n'est pas exempte de souffrance

⁴⁸ Dans l'article intitulé « Le signe marial », cf. *E.M.* I, pp. 212-222 ; ici p. 218.

⁴⁹ Cet ex-voto a été offert, tant sous sa forme latine que sous sa forme arabe, à de nombreuses églises ou chapelles à Téhéran, Bagdad, Damas, Jérusalem, Beyrouth, Ephèse, Le Caire, Damiette, Namongongo, Tamanrasset, Beni-Abbès, Rabat, Vieux-Marché et Aix-en-Provence.

⁵⁰ In *Dieu vivant*, 1^{er} trim. 1948, pp. 7-15, repris in *E.M.* I, pp. 343-349.

car elle est aussi, et avant tout, une ‘surgie’ de Dieu en nous ; cette souffrance, que la plupart des intellectuels rejettent comme un consentement à l’absurde, doit être abordée comme une acceptation de la volonté divine, qui nous tend cette épreuve ; dès lors, cette souffrance de nescience, devient purification, d’abord toute négative, du moins en apparence, mais très vite vision de découverte intellectuelle splendide, pour l’un comme pour l’autre, compréhension de l’un avec l’autre, en Dieu [...]. Telle est la portée chrétienne de notre engagement envers nos frères séparés (les musulmans), qui n’est ni un reniement, ni une basse complaisance, ni une minimisation de l’absolu dogmatique auquel adhère notre foi, ni une tactique d’admiration, agnostique ou gnostique, à l’égard des divergences de pensée qui séparent les confessions et les philosophies. L’amour transcende les clôtures du légalisme, faites pour la pénitence, à l’occasion du péché, il en souffre, mais il en triomphe, car il est le secret de la réconciliation suprême, et il lui faut le crier très distinctement, très haut »⁵¹.

Dans son « Examen de l’aspect ‘théopathique’ du témoignage de Jeanne d’Arc »⁵², L. Massignon élargit sa méditation sur ce thème : « L’aumône de soi qu’implique la compassion n’est pas une chimère du sentiment subjectif, ni un mythe ennoblissant pour l’esthète, ce que l’Inde appelle un ‘Içvara’. L’aumône de soi est la profession d’honneur chez l’homme – et le secret de la pudeur chez la femme. Si je crois avoir trouvé dans Hallâj la vocation ‘christique’ à l’accomplissement victimal du sacrifice demandé à Abraham, mes recherches sur Jeanne d’Arc me font trouver en elle la vocation mariale de la Femme Forte qui donne aux hommes le courage pour ce sacrifice suprême. Ce ‘fiat’ qui est la source de tout bien [...]. Avouons que c’est le *Témoin Eternel* lui-même qui, en nous incitant à la Pitié, nous suggère que la misère des malheureux en ce monde est prédestinée pour arracher les privilégiés du bonheur terrestre à leur rassasiement égoïste en réparant les inégalités cruelles subies par les Autres. Et que cet appel à la Pitié provient de l’Essence divine elle-même, de cette compassion active qui, dans son acte pur, unit personnellement l’Hôte à son Hôte dans l’Hospitalité du Désir. Et que c’est dans ce centre de la Vérité créatrice que les oeuvres de miséricorde nous introduisent »⁵³. Et c’est bien ainsi qu’il envisageait les choses en sa réflexion sur « L’apostolat de la souffrance et de la compassion » : « Des âmes qui aiment la pauvreté, l’abjection et la souffrance ne peuvent être trompées. Ces âmes révèlent le mystère de l’Eglise éternelle [...], le sens mystique de l’Histoire de l’humanité, gouvernée par une loi que son insouciance ignore : solidarité en Adam, réversibilité rédemptrice en Jésus. ‘Chacun de nous est, jusqu’à un certain point, responsable des fautes des autres et doit aussi, jusqu’à un certain point, les expier ; et chacun peut aussi, s’il plaît à Dieu, attribuer, dans une certaine mesure, les mérites... qu’il acquiert à ceux qui... n’en veulent recueillir’⁵⁴. C’est le fait de la substitution mystique, preuve universelle et triomphale du sacrifice de Jésus ». Et d’ajouter plus loin : « Dieu suscite ainsi, sans cesse, pour le salut des peuples, de siècle en siècle, des victimes spéciales, hommes et femmes, qui acceptent de porter leur part des péchés du monde, donnant à Jésus ressuscité, leur Epoux de sang, la joie de souffrir encore pour nous, en elles, et de parfaire ainsi Sa passion. Qu’importe qu’elles aient ou non porté visiblement ses sacrés stigmates. Leur gloire, tout intérieure, est d’avoir librement et constamment répondu ‘oui’ à Jésus quand Il leur demande, comme à sa mère, à S. Jean et à Madeleine, de venir souffrir avec Lui toute son agonie pour les âmes [...]. Cette vocation de victime s’est rencontrée de plus en plus fréquemment en nos pays afin de contrebalancer, sans doute, le poids croissant

⁵¹ In *E.M.* I, p. 349.

⁵² Cette étude fut d’abord publiée dans le *Bulletin des Amis du Vieux Chinon*, t. VI, n° 6, 1961-1962. Elle a été reprise in *E.M.* I, pp. 364-374.

⁵³ In *E.M.* I, pp. 365-366, le texte se poursuivant ainsi : « ...dans ce monde mystérieux, eschatologique, de la stigmatisation sacralisante ; où les pires vicissitudes de l’histoire sont méditées, comprises et participées comme ‘crises d’enfantement’, pour la Résurrection finale de l’humanité souffrante ».

⁵⁴ J.-K. Huysmans, *Sainte Lydwine de Schiedam*, 1901, pp. 98-102.

des iniquités commises [...]. Comment résister à cette sommation muette, à cet abandon total, à l'ostension d'un cœur mis à nu ? Il n'y a qu'à Lui donner, à nous offrir à Lui ; sans cesse, puisqu'Il s'offre à nous et pour nous, sans cesse »⁵⁵.

Telle est la spiritualité que L. Massignon a voulu communiquer aux membres des groupes de la *Badaliya*, fondée en 1947, grâce aux 15 Lettres annuelles et aux 93 Convocations mensuelles dont une prochaine publication donnera le contenu dûment introduit et annoté⁵⁶. Les textes fondateurs de l'association⁵⁷ spécifient, en effet, que « cette union de prières, entre des âmes faibles et pauvres, qui cherchent à aimer Dieu et à Lui rendre gloire, de plus en plus dans l'Islam, a pris naissance en Egypte, à Damiette. Réunis, groupés et dirigés d'un même élan, vers le même but, qui nous lie, c'est par lui que nous offrons et engageons nos vies, dès maintenant, en otages. Ce but [...] exige une pénétration en profondeur, faite de compréhension fraternelle et de prévenance attentive dans la vie des familles musulmanes que Dieu a mises sur notre route à chacun. Dans cette mission d'intercession pour elles, où nous demandons à Dieu, sans trêve ni cesse, la réconciliation de ces âmes chères auxquelles nous voulons nous substituer '*fi l-badaliya*', en payant leur rançon à leur place et à nos dépens », nous nous engageons, continue le texte, à témoigner, à prier, à jeûner et à faire pèlerinage, car « salut ne veut pas dire nécessairement conversion extérieure. C'est déjà beaucoup d'obtenir qu'un plus grand nombre appartienne à l'âme de l'Eglise, vive et meure en état de grâce ». « Méditons ensemble, disait-il aux siens en la vigile de Noël 1956, sur le sens et la portée de notre engagement, car si la 'substitution' est avant tout une pensée, un vœu de l'âme, elle ne s'accomplit vraiment que si nous assumons, dans notre vie et dans notre cœur de chair, les peines d'autrui, ses plaies sanglantes, dans la non-violence, par la compassion et les larmes intérieures, puis le conseil aux autres ». Et en septembre 1958, il précisait qu'« il faut dire très haut que l'amour de compassion n'est nullement commisération avide pour un être inférieur [...] ; la compassion est le '*fiat*' même de l'Esprit Saint, nous faisant concevoir en Marie désarmée, en Marie transverbérée, la Parole filiale éternelle, le témoignage crucifié du Fils au Père. Avec une chasteté virile ».

Un Massignon qui prie avec Marie, la Vierge du « *fiat* » parfait

Pour L. Massignon, la première stigmatisée est Marie « debout au pied de la croix de son fils ». Parlant d'« Ephèse et son importance religieuse pour la chrétienté et pour l'islam »⁵⁸, il disait en 1953 : « Bien avant saint François à Damiette et à l'Alverne, Marie a été la première des stigmatisés, selon saint Jean, du coup de lance au calvaire ; c'est de ce coup qu'elle a vécu à Ephèse, lieu de composition pour l'évocation de l'amour suprême au-delà de la mort »⁵⁹. Comment n'aurait-il pas longuement médité, lecteur assidu du Coran, sur ce « signe des deux » esquissé dans le Livre de l'Islam et proclamé à Médine face aux juifs qui déniaient à Jésus le titre de Messie et à sa mère celui de « mère virginale »⁶⁰ ? Un verset parle de « celle qui était restée vierge... Nous lui avons insufflé de notre Esprit. Nous avons fait d'elle et de

⁵⁵ Cf. *E.M.* I, pp. 360-362.

⁵⁶ A paraître prochainement à Paris, au Cerf, *Louis Massignon, Badaliya, au nom de l'autre (1947-1962)*.

⁵⁷ Ils se trouvent reproduits dans le livre de Jacques Keryell, *Louis Massignon, L'hospitalité sacrée* (Paris, Nouvelle Cité, 1987, 483 p.) aux pp. 371-383, auxquelles s'adjoignent des « Extraits de lettres et de convocations de la *Badaliya* » (pp. 403-468).

⁵⁸ Il s'agit d'une conférence donnée le vendredi 30 octobre 1953, à l'Ecole du Louvre, enfin publiée in *E.M.* I, pp. 298-321.

⁵⁹ Cf. *E.M.* I, p. 319.

⁶⁰ Dans « Le signe marial », L. Massignon reconnaît que « Muhammad affirme, contrairement aux blasphèmes en cours dans le milieu médinois, que Jésus et sa Mère Marie ont été non seulement conçus purs, vierges et saints, mais que ce sont les seuls êtres humains dont la conception ait été immaculée, intouchée du Diable (Coran 3, 36) », in *E.M.* I, p. 215.

son fils un Signe (*âya*) pour les mondes » (21, 91), que confirme cet autre : « Nous avons fait du fils de Marie et de sa mère un Signe (*âya*). Nous leur avons donné asile sur une colline tranquille et arrosée » (23, 50). Le fait est que Marie est présente partout dans les écrits de L. Massignon, tout comme, en ses pèlerinages, il n'a eu de cesse d'en fréquenter les sanctuaires, privilégiant ceux de La Salette et d'Ephèse. Il l'invoquait aussi tout spécialement sous le titre de Notre Dame du Pokrov, Notre Dame du Voile, à Istanbul/Constantinople et en Russie : il en avait d'ailleurs fait la patronne de la *Badaliya*. Mais c'est Nazareth qui était au centre de ses méditations spirituelles et aussi de ses soucis politiques⁶¹ : n'est-ce pas là que Marie avait accueilli l'Hôte divin lors de l'incarnation du Verbe ? Attaché plus que d'autres aux multiples valeurs de l'hospitalité, au nom même de l'accueil fait jadis par Abraham à Mambré aux trois hôtes venus de Dieu, il savait en appliquer toutes les implications à cette hospitalité singulière que Marie, à Nazareth, sut offrir à son Hôte divin. « Rappelons avec St Benoît, aimait-il répéter, la mystique de l'Hospitalité : la Vierge a donné l'hospitalité à l'Esprit Saint le jour de l'Annonciation. Effleurant, comme Abraham à Mambré, le fond même du mystère de la Trinité où Dieu est, à la fois, l'Hôte, l'Hospitalier et le Foyer. Comme le rappelle la règle de St Benoît en son chapitre 53, l'hospitalité est à la base même du Jugement Dernier (Matthieu, XXV) où le Juge dira aux Elus 'Hospes fui, et suscepisti Me', et cette règle prescrit de prier en premier avec l'Hôte ».

Et voici que L. Massignon met l'aumône en relation avec l'hospitalité, car pour lui, à l'exemple de la Vierge du « fiat », « l'aumône fondamentale est l'aumône de soi, c'est-à-dire l'hospitalité, qui est une synthèse des oeuvres de miséricorde. L'exercice de l'hospitalité, axial dans l'Islam 'abrahamique', est axial pour la *Badaliya*. Car c'est le Pauvre des Pauvres, l'Expatrié par excellence, Dieu, qu'elle nous fait accueillir, caché, 'substitué', dans le plus désarmé de nos hôtes étrangers, ici en France, les travailleurs nord-africains ». C'est pourquoi, au chapitre de la prière, L. Massignon a proposé aux membres de la *Badaliya* d'actualiser chaque jour la triple intercession d'Abraham en faveur de Sodome, d'Ismaël et d'Isaac en récitant les trois Angelus quotidiens qui sont autant de méditations chrétiennes du '*fiat*' de Marie à Nazareth. Et d'insister sur l'importance de Nazareth dans l'histoire du salut, ce qu'avait bien compris son maître spirituel, Charles de Foucauld, qui y avait travaillé comme jardinier chez les Carmélites. En effet, « il s'est dit : il y a un endroit où tout a commencé, où tout s'est construit, c'est Nazareth. Topographiquement, il est certain que le christianisme a commencé avec le *Fiat* de Marie ; puisque c'est elle qui est le point d'impact de l'éternité dans le relatif et de l'absolu dans le contingent [...]. Il est bien certain que le *Fiat* de Marie est le secret de tout acte agréable à Dieu par définition [...]. Il y a pour nous beaucoup à chercher dans la vocation de notre personnalité définitive en Dieu dans le *Fiat* de Marie ; ce *Fiat* nous fait Nazaréens et de façon extrêmement décisive et définitive. Les Musulmans ont qualifié les chrétiens de Nazaréens. Nous sommes Nazaréens, essentiellement liés à ce point de la carte [...]. Et le lieu de toutes les vocations chrétiennes, pour prendre un terme géométrique, c'est évidemment la maison de Nazareth parce que c'est le *Fiat* de Marie »⁶².

Mais Jérusalem n'est pas étrangère à ce mystère de Marie, tant il est vrai que L. Massignon a consacré toute une étude sur « L'oratoire de Marie à l'Aqçâ, vu sous le voile de deuil de

⁶¹ A la fin de son article « La Palestine et la paix dans la justice », publié dans la revue *Dieu vivant*, n° 12, 1948, L. Massignon ajoutait en P.S. : « Ces pages à peine achevées, Nazareth était prise de vive force, le 17 juillet. Et, dans *Témoignage chrétien* du 23, le terrorisme sioniste, responsable de ce haut fait, réalisé 'pour mieux marchander l'échange de la Galilée contre le Néguev avec les pétroliers de l'ONU' était mis en présence des conséquences immanquables de cette profanation du Lieu, saint entre tous, de l'Annonciation du Messie d'Israël ». Cf. *E.M.* I, pp. 733-742.

⁶² Extrait de la conférence prononcée le 13 décembre 1947 devant le groupe *Dieu Vivant* et publiée sous le titre « Le front chrétien ». Cf. *E.M.* II, pp. 27-55, plus particulièrement p. 34.

Fâṭima »⁶³. Jérusalem n'a-t-elle pas été la première *qibla* des musulmans et cela jusqu'à l'an 2 de l'hégire ? Et n'est-elle pas destinée à être la *qibla* des derniers temps, selon certaines traditions ? Quant au voyage nocturne (*isrâ'*) de Muḥammad, le Prophète de l'islam, jusqu'à la Mosquée éloignée (*al-Aqṣâ*), avant son ascension (*mi'râj*) au ciel, ne s'est-il pas réalisé, en réalité ou en esprit, jusqu'à la partie méridionale de l'esplanade du Temple où jadis aurait existé le *miḥrâb* (sanctuaire/oratoire) de Marie ? Zacharie, selon le Coran, y faisait visite à celle-ci, comme tuteur attitré⁶⁴. Selon certaines traditions shî'ites, le désir de Muhammad d'aller à Jérusalem ne serait pas étranger à la naissance de Fâṭima. Et L. Massignon d'évoquer l'existence d'une église qui en aurait célébré le souvenir dans la tradition grecque locale : « Ce qui vient d'être dit, dit-il, suffirait à établir le lien dévotionnel rattachant Fâṭima à Marie dans l'Oratoire oriental de l'Aqṣâ de Jérusalem, et l'Ascension Nocturne [...]. Persuadés de la persistance non écrite de la Tradition chrétienne primitive, nous inclinons plutôt à voir dans la référence coranique à l'Oratoire de Zacharie, une résurgence mystérieuse, apocalyptique, 'apocryphe' disent les Latins, 'vivante' disent les Grecs ». C'est « l'apparition portugaise de Marie nommée 'Nossa Senhora de Fatima' (1917) » qui constitue indubitablement, pour L. Massignon, un « intersigne » significatif, « coïncidence homonymique entre le lieu de ces apparitions mariales et la fille préférée du prophète de l'Islam ». Qui plus est, « l'aspect miraculeux du soleil se mettant 'à rouler dans le ciel' (13 .9.1917) fournit un second sujet de comparaison entre Islam et Chrétienté, car le Coran, dans la sourate 81, donne, en tête des signes du Jugement Dernier (verset 1) : 'Quand le soleil sera roulé... quand la petite fille enterrée vivante ressuscitera...'. Et l'on peut rapprocher cela de l'Assomption selon l'Apocalypse, où la Femme monte 'enroulée de soleil (comme d'un manteau'⁶⁵). Un troisième motif de comparaison islamo-chrétienne intervint en 1950, année de la définition du dogme de l'Assomption, - quand des pèlerins musulmans, de plus en plus nombreux, se mirent à visiter la Vierge au sud d'Ephèse, qui passe pour avoir été le lieu de l'Assomption ». Telles sont les étranges connivences que L. Massignon croit déceler entre le tragique destin de Fâṭima et la destinée transcendantale de Marie : « Si Marie est l'hôtesse surhumaine de l'immanence divine selon les chrétiens, - selon le Coran, dans l'Oratoire de Zacharie, elle ne l'est pas encore ; son vœu de chasteté y atteste la Transcendance plutôt que l'Immanence (virtuelle) de Dieu. Mais, comme cette chaste recevra la grâce inouïe d'une Maternité pure, Fâṭima, otage humain de l'Inaccessibilité Divine, selon l'excessive amertume de son père, l'orphelin, fils des exclus ('nul ne me sauvera de Dieu', Cor. 72, 22), peut avoir conçu, à la Mubâhala, un espoir dépassant l'amertume paternelle ; cette Arabe a dû penser que son grand amour filial pouvait engendrer, substitué à son père, un Mahdî qui le compléterait »⁶⁶.

A bien comparer ce que disent de Marie et les juifs et les musulmans, on ne peut qu'écouter L. Massignon en sa « déclaration d'amour » : « (Celle-ci) provient de cette idée très profonde et que je trouve également dans le *Fiat* de Marie : ce qu'Israël ne pardonne pas à cette vierge juive, qui est la fleur d'Israël, qui est toute la consommation du destin d'Israël, qui est la consommation de la vocation d'Abraham. C'est qu'elle a accepté un hôte étranger ; elle est l'épouse de l'étranger. Qu'est-ce que c'est que l'Esprit Saint ? Il figure à peine dans l'Ancien

⁶³ Conférence donnée au Centre d'études de Dar el-Salam, au Caire, le 29 décembre 1953, et publiée dans *Les Mardis de Dar el-Salam*, 1956, pp. 5-37, puis reprise in *E.M.* I, pp. 264-289.

⁶⁴ « Son Seigneur, dit le Coran, accueillit la petite fille (Marie) en lui faisant une belle réception ; il la fit croître d'une belle croissance et il la confia à Zacharie. Chaque fois que Zacharie allait la voir, dans le Sanctuaire (*miḥrâb*), il trouvait auprès d'elle la nourriture nécessaire, et il lui demandait : 'Ô Marie ! D'où cela te vient-il ?' Elle répondait : 'Cela vient de Dieu : Dieu donne, sans compter, sa subsistance à qui Il veut' » (3, 37).

⁶⁵ D'où la relation étroite qu'y voit L. Massignon avec « la relique du Voile de Marie, laissée sur terre à ce moment (de l'Assomption, qui) fut apportée (de Jérusalem, où elle avait dû être amenée d'Ephèse) à Constantinople (église des Blachernes), comme palladium de la Ville du triomphe de la Chrétienté un peu après le Concile d'Ephèse de 431 » et qui serait « l'icône de Notre Dame du Voile, du Pokrov (disent les Russes) ».

⁶⁶ Cf. *E.M.* I, p. 284.

Testament. Qu'est-ce que c'est que cette idée redoutable de cette enfant qui a conçu du Saint-Esprit ? Ils ne peuvent pas l'admettre, ils disent que c'est une impudique et que son fils est un bâtard, mais c'est une faible solution. Les Musulmans eux-mêmes proclament qu'elle est sainte et qu'elle est vierge ; ce sont eux aussi des fils d'Abraham et ils considèrent que les Juifs sont malheureux en raison de leur blasphème. C'est pour cela, et non pas du tout pour avoir crucifié le Christ, qu'ils sont malheureux parce qu'ils doutent d'une de leurs filles qui était la pure fleur de leur race »⁶⁷.

Conclusion

L. Massignon, homme de science, homme de cœur et homme de Dieu, ne pouvait qu'accueillir avec joie le témoignage et l'enseignement d'al-Ḥallāj où il avait découvert des valeurs évangéliques et des leçons mystiques : c'est pourquoi il s'est attaché à en mesurer la singularité historique et l'exemplarité spirituelle. D'où ses livres et articles dont on a tenté de faire émerger la richesse humaine et la proximité religieuse. Attentif à ce sommet de la mystique de « l'unité de témoignage » en Sunnisme islamique, il n'en a pas moins voulu exalter la personnalité de Fâṭima, fille de Muḥammad, prophète de l'islam, car il a pensé retrouver en elle bien des traits qui font de Marie, mère de Jésus, un modèle unique de femme parfaite, capable d'adhérer pleinement à la volonté du Dieu des miséricordes et d'assumer loyalement les souffrances de tous les humains. Ce faisant, L. Massignon a su mieux comprendre le shî'isme de l'intérieur et s'ouvrir aux réalités spirituelles de l'islam iranien. Il n'empêche qu'en tout cela Jésus Christ lui a toujours été un modèle et un recours : profondément enraciné dans sa foi chrétienne retrouvée par grâce et fermement convaincu que les saints sont les agents permanents d'une histoire du salut pour leurs frères et soeurs en humanité à la suite du Christ, seul Rédempteur et Sauveur, L. Massignon s'est fait l'apôtre d'une spiritualité de la compassion et de la substitution qui embrasse tout à la fois musulmans, juifs et chrétiens, sans jamais exclure tous les chercheurs de Dieu, ni même ceux et celles qui l'ignorent ou le refusent. Cela l'a naturellement amené à méditer toutes les implications du « *fiat* » marial, d'autant plus que Marie, mère de Jésus, se voit reconnue par les musulmans comme vierge sainte et mère virginale : n'a-t-elle pas réalisé humainement et parfaitement cet idéal de *badaliya* que L. Massignon a voulu proposer aux hommes et aux femmes de dialogue ? Il convenait de prendre acte de ces quatre dimensions de sa pensée et de son action, car elles peuvent lui assurer de nouveaux disciples et en inspirer les initiatives dialogiques aujourd'hui.

⁶⁷ Extrait de l'article « Le front chrétien », Cf. *E.M.* II, p. 36. Et L. Massignon d'affirmer dans un autre article « La Palestine et la paix dans la justice » : « Ni en Palestine, ni ailleurs, le monde n'aura de paix dans la justice tant qu'Israël ne révisera pas le procès de la Mère de Jésus ». Cf. *E.M.* I, p. 742.